

SORTIE DU FILM :

à Bruxelles le 14.05.14
à Liège le 15.05.14

à Lisbonne : entre le 30.04 et le 4.05.14
en compétition internationale à Indie
Lisboa - www.indielisboa.com

"I am rooted but I flow"

Virginia Woolf

Interrogée par Richard Olivier dans le cadre du projet *Big Memory*, YAËL ANDRÉ (Bruxelles, 1967) explique qu'elle fait du cinéma "parce que parfois peut se mettre à exister quelque chose qui autrement n'existerait pas" ou, plus précisément encore, "parce qu'il y a des pans du réel qui s'ouvrent grâce au film".¹ Depuis *Histoires d'amour* (1997) jusqu'à *Chats errants (Zones temporaires d'inutilité)* (2007), son cinéma semble en effet échapper aux chemins tracés, se faufiler dans les interstices d'une cartographie aléatoire personnelle, et s'ouvrir à un réseau d'expériences imprévisibles. *Quand je serai dictateur*, son dernier film qui sortira sur les écrans en mai 2014, poursuit cette idée de perpétuelle expérimentation filmique en surprenant une nouvelle fois le spectateur.



Ce qui ressemble, au premier abord, à une déambulation textuelle, faite d'un récit à multiples entrées, est en réalité une œuvre hautement maîtrisée, qui met en place de façon extrêmement minutieuse le parcours cristallisé de son héroïne. Le texte (interprété avec intensité et piquant par Laurence Vielle qui joue avec les mots, le souffle, les silences) est le récit d'une jeune femme qui revient sur sa rencontre avec son ami Georges, un être fantasque et marginal, avec qui, adolescente, elle entreprend un jeu de rôle, qui leur permet d'endosser tour à tour une multitude d'identités souvent improbables (aventurière, psychopathe, mère parfaite) vivant dans des mondes parallèles : "pour survivre, il nous est absolument nécessaire d'inventer d'autres vies possibles que celle à laquelle nous sommes l'un et l'autre destinés". Si cette démultiplication épique de soi semble porter le projet narratif du film, Yaël André va pourtant bien plus loin que de façonner une narration complexe à voix unique. Les images proposées sont celles de films d'archives, de cinéastes amateurs en 8 mm ou Super 8, filmées depuis les années 40, glanées sur les marchés, dans les greniers et proposées dans un montage rigoureux, ouvrant ainsi sans conteste le récit à (encore) une autre réalité.² Ces fragments de réalité (des images à la beauté parfois irréaliste) sont autant d'évocations souvent poétiques de vies anonymes, au travers de paysages, de mariages, de routes, d'enfants, d'animaux, de visages inconnus qui, au-delà de leur valeur historique intrinsèque, déclenchent l'imagination et démontrent que des images personnelles sont souvent bien plus que les témoins muets d'un parcours individuel. Elles deviennent les signes, répétés à l'infini (moments de bonheur, de suspension temporelle, de rituels sociaux) mais selon des variables limitées, d'une temporalité, d'un état d'esprit, de mœurs, d'une société pas si éloignée de la nôtre.

Yaël André,
Film stills, *Quand je serai dictateur*, 2013
© Yaël André

DE L'ÉMOI DES MONDES POSSIBLES



1 Richard Olivier, *Big Memory – Cinéastes de Belgique*, Les Impressions Nouvelles, 2012 (<http://www.bigmemory.be>)

2 Le film fait par ailleurs penser aux œuvres de Jasper Rigole et à sa récupération des chutes de films en 8 mm, même si dans son cas le rapport est frontalement théorique plutôt que narratif.

3 Thierry Davila, *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérivés dans l'art de la fin du 20ème siècle*, Paris, Editions du regard, 2002, p.56.

4 Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects – Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory*, New York, Columbia University (2011, 2d édition).

5 Coïncidence troublante, le court-métrage d'Eve Heller, *Crème 21* (Autriche/USA, 2013), un subtil montage d'archives de films éducatifs et scientifiques montré cette année au Festival de Rotterdam (où a également été présenté *Quand je serai dictateur*), traite de façon assez similaire la question du temps même si c'est au travers d'une forme courte et sans déploiement fictionnel.

6 La philosophie du film sera prolongée au travers d'un webdoc intitulé "Synaps" (Web-mémoire collective de Yaël André, disponible sur www.artelivres.com) (Février 2014).

Cherchant à échapper à tout destin imposé (destin de vie, celui de banlieusards, ou de forme esthétique, celle d'un cinéma trop classique), ce nomadisme textuel des vies parallèles, et visuel du montage d'images fragmentaires, renvoie à l'idée de flânerie proposée par Thierry Davila - un processus de construction, "une mise en forme d'images dont l'addition métamorphose le donné, et, comme lui, elle est un agencement, une transformation en marche, un processus de production, une manière de faire".³ Le pari de cette œuvre est d'emporter avec elle un spectateur qui doit s'inscrire dans le flot éclaté des plans ainsi que dans celui des mots énoncés par une voix singulière. Et à Yaël André de trouver, de façon presque magique, le juste équilibre entre le pouvoir narratif du texte et la fascination visuelle. Soutenue par l'ensemble nuancé des ambiances musicales d'Hughes Maréchal, la voix semble d'abord s'imposer, projetant sur l'image le sens de la lecture; puis, au fil des vies, les probabilités finissent par naître aussi des représentations figées, accélérées, répétées - comme le plan de cette femme se promenant dans un jardin, qui, repris plus tard dans un contexte différent, semble acquiescer une autre dimension, une autre identité.

Quand je serai dictateur propose une redéfinition perpétuelle et malléable de son personnage féminin complètement atypique, qui déstabilise toute idée de centre, faisant exploser les normes. Renvoyant aux visions féministes du sujet nomade de Rosi Braidotti,⁴ elle n'est bien évidemment pas aussi libre que le voudrait l'étendue de ses identités imaginaires, tant elle est systématiquement confrontée à la blessure perpétuellement ré-ouverte que représente sa relation avec Georges. Même si les premiers temps semblent ceux des jours heureux et de l'insouciance iconoclaste, la disparition de Georges (le moment où le soleil s'est figé) laisse un vide immense à combler, un émoi profond qui nous atteint par vagues, et les multiples identités ne sont plus en réalité que des échappatoires pour le retrouver (les mondes où finalement Georges est toujours vivant).

Alliant un traitement simultanément mélancolique et parodique (ou burlesque pour reprendre les termes de la réalisatrice), le film s'aventure dans les sujets constitutifs des films amateurs - le quotidien, les rituels, les loisirs, la science, les voyages - voire de l'autobiographie. Mais il touche aussi, comme dans toute réflexion sur le cinéma mais sur un ton ici explosif, au temps et à sa gestion.⁵ Dans le chapitre "Quand je serai dieu", la narratrice fait fi des conventions temporelles - elle arrête le temps, puis "invente un temps qui fait du marche avant, marche arrière", univers où elle peut accélérer, ralentir, caler sur un moment heureux. Dans "Quand je serai heureuse", elle s'interroge sur ce qui se passe "de l'autre côté du temps"; les séquences sont alors montrées à l'envers, nous poussant à déconstruire ce que notre regard croyait acquis, ouvrant devant nous des "pans de réel" jusque là inaccessibles.⁶

Muriel Andrin, Université Libre de Bruxelles